

Fiche de lecture

Frédéric SAWICKI, « *Les militants de l'environnement : étude de cas* », in **Blais (Jean-Paul), Gillio (Claire), Ion (Jacques), dir., Cadre de vie, environnement et dynamiques associatives, Paris PUCA, 2001, p. 53-70.**

L'auteur :

Frédéric SAWICKI est un politologue français, spécialiste de l'étude des partis et organisations politiques, notamment du parti socialiste français, du militantisme et de la politique locale, professeur agrégé de science politique à l'Université Paris I-Panthéon-Sorbonne où il dirige notamment le master 2 historique de recherche de sciences politique de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Il a dirigé le Centre d'études et de recherches administratives politiques et sociales (UMR CNRS 8026) de janvier 1999 à décembre 2009. Il est l'un des fondateurs de la revue *Politix*. Son parcours et ses publications sont présentés ici : <https://www.pantheonsorbonne.fr/unites-de-recherche/crps/membres/chercheurs-et-enseignants-chercheurs-titulaires/sawicki-frederic/>

On pourra notamment trouver un article qui pourra nous intéresser et compléter cette lecture-ci : Sawicki, F., Siméant, J., Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français. *Sociol. trav.* (Paris) (2009).

Résumé :

Ce texte, dont je ne détiens que la première partie, propose un retour synthétique sur quelques courants de recherche en sociologie du militantisme, des années 1960 à la fin des années 1990. Il expose les questions principales qui sont posées par les sociologues et leurs manières de les traiter, et discute rapidement les apports et limites de ces différentes approches.

La question « Qui sont les militants ? », qui introduit le texte, est décomposée en trois questions :

- Comment et pourquoi on s'engage dans tel ou tel type d'organisation ?
- Comment les parcours sociaux des militants d'une organisation pèsent sur les contours de l'organisation, ses manières d'agir, de s'organiser, de définir son action ? Ou comment ce qu'ils sont influence ce qu'ils font ?
- Comment l'appartenance à une organisation, un groupe, rejaillit sur les militants ? Ou comment l'institution façonne les militants, leurs fréquentations, leur mode de vie etc ?

C'est plutôt à la première que répondait la sociologie et la science politique française, la question de l'origine sociale des militants (que ce soit dans des syndicats, partis ou associations). Elles venaient, principalement à l'aide d'enquête par questionnaire, mettre en évidence les variables dispositionnelles de l'adhésion et de l'engagement ; elles expliquaient non pas tant les choix de l'individu que la place de tels ou tels groupe/classe sociale tant tel ou tel type d'organisation ; elles regardaient l'échelle macro sociologique, les variables sociologiques « lourdes » (ressources et dispositions sociales)

prédisposant les individus à l'engagement ; elles dégagèrent des « bassins » de recrutement. Les résultats assez convergent (malgré leur diversité) de ces études montrent que se sont, notamment dans la défense de « causes non particularistes », en particulier des hommes de 35 à 50 ans des classes moyennes salariées qui s'engagent intensément et durablement. Elles pointent le poids inégal des classes sociales dans les organisations politiques, notamment dans les hautes fonctions. Elles mesurent ainsi le degré de dépossession des groupes représentés, des concernés ; ainsi que la recherche de capital social¹. Faisant référence aux travaux d'Alain Touraine en France, mais aussi à la littérature anglo-saxonne et germanique, notamment à Claus Offe, Sawicki note que ces variables sont encore plus significatives dans les « nouveaux mouvements sociaux » : les groupes féministes, pacifistes, régionalistes, consuméristes, écologistes, « présentés comme principaux représentants de la nouvelle gauche libertaire, [sont] composées des nouvelles professions du secteur éducatif et médico-social, [et présentés] en rupture avec le mouvement ouvrier ». Claus Offe note notamment que « la politique des nouvelles classes moyennes (...) est en général la politique d'une classe sans être une politique au service d'une classe »². Ces recherches fournissent aussi des pistes d'explication de certains aspects organisationnels tels que la capacité à mobiliser de l'expertise, l'attachement aux procédures formelles ou la méfiance à l'égard de l'autorité...

Il énonce ensuite les limites de ces approches : un haut degré de généralité n'expliquant pas le faible degré de mobilisation des populations issues des « bassins de recrutement », ni les clés de répartition entre les différentes causes politiques, ni les différences dans les manières de défendre une cause, ne disant rien du sens que les individus confèrent à leur action ; un manque de finesse qui crée des stéréotypes... Pour illustrer, Sawicki note par exemple que « l'opposition entre des mouvements sociaux universalistes et des Nimby particularistes ne clive pas autant qu'on le pense le champ des associations intervenant dans le secteur de l'environnement et du cadre de vie », que les militants de l'environnement ne sont pas tant « issus de groupes sociaux "hédonistes" qui peuvent se permettre de se plus se concentrer sur la satisfaction de leurs besoins primaires ».

Dans les recherches sur les mouvements sociaux [qu'il différencie donc des recherches sur les organisations, partis et syndicats, notamment en terme de degré d'institutionnalisation], Sawicki pointe là aussi l'évacuation de la question des profils sociaux des militants [qu'il différencie donc des prédispositions sociales] et de leurs effets sur le mode d'organisation et le type d'action. Il prend d'abord l'exemple de l'école tourainienne en France, emblématique d'une tradition qui insiste sur la dimension identitaire et sociétale des mouvements et laisse de côté la sociologie des acteurs : « les organisations et mouvements n'y sont pas étudiés pour eux-mêmes mais comme représentatifs de changements macro sociaux ». Il prend ensuite l'exemple de la sociologie américaine de l'action collective, emblématique d'une autre tradition qui insiste cette fois sur le rôle des entrepreneurs et des rétributions personnelles à l'origine de l'engagement, aussi nommé « *paradigme de la mobilisation des ressources* », dans la foulée d'Olson. Elle mobilise deux séries de facteurs explicatifs des formes

1 Référence est faite ici aux travaux de l'ATP « Observation du changement social » du CNRS, fin des années 1970...

2 Cf Yves Sintomer et Didier LE Saout, Les démocraties modernes à l'épreuve, L'Harmattan, 1997 ; et notamment l'article de Claus Offe « Les nouveaux mouvements sociaux : un défi aux limites de la politique institutionnelle ».

d'action et d'organisation : la stratégie des adversaires ou des associés-rivaux et les opportunités ainsi ouvertes, et la capacité des entrepreneurs à mobiliser des ressources. Elle étudie et met en évidence le rôle des leaders dans les organisations mais évacue la question de leurs origines et caractéristiques sociales et psychosociologiques (comment et pourquoi devient-on entrepreneur ?), et ce en quoi cela influence leurs stratégies. C'est significatif d'une tendance à recourir à des « schèmes d'interprétation utilitaristes en termes de rétribution ».

L'auteur met ensuite ces approches en comparaison avec les approches plutôt microsociologiques, qui privilégient les déterminants expérientiels et événementiels³ ; des approches monographiques / biographiques où les trajectoires militantes sont appréhendées dans leur complexité⁴. Il souligne que « la prise en compte des individus est nécessaire si l'on ne veut pas oublier que seule une infime partie des individus concernés assument les coûts de l'engagement, et traiter les mouvement comme des tous », et qu'au sein d'un même groupe, plusieurs individus peuvent avoir des motivations différentes et ne pas partager les mêmes points de vue et avis sur les actions à mener. Ces approches viennent donc analyser comment les organisations politiques et les mouvements sociaux sont la résultante d'interactions dynamiques et seraient même plus que la somme des actions des individus. Adoptant une conception de l'acteur comme *socialement encastré*, pris dans des loyautés, des obligations et des identités (« L'individu est, d'un point de vue à la fois objectif et subjectif, locked-in par les liens portant sur son engagement ») ces approches questionnent comment les prédispositions sociales à l'engagement ne s'actualisent qu'à travers l'appartenance à des réseaux sociaux pourvoyeurs de sens et de structures morales. Elles soulignent l'importance des interactions entre ces prédispositions individuelles et les sollicitations de divers types. « Carol McClurg Mueller remarque que le réseau social d'individus en interactions est devenu l'unité typique de ces nouvelles approches de la mobilisation ». Elles ont mis en évidence que les « motivations » ne sont souvent pas prestructurées mais apparaissent dans le cours même de l'action, puis évoluent, par le biais de la relations à l'autre. David Snow parle ainsi des « avenues microstructurelles du recrutement ». Klandermans, dans son ouvrage *The Social Psychology of Social Protest* (Cambridge, Blackwell, 1997), souligne l'importance de la construction des croyances collectives à travers les interactions sociales, ainsi que des phénomènes de socialisation qui se nouent à travers les mobilisations, ainsi que des alliances qui se nouent au cours des mobilisations. Il y a donc un double niveau de lecture : micro et macrologique. J'aurais personnellement tendance à parler d'un troisième niveau mezologique, celui où se rencontre et interagissent les individus.

Florence Passy, dans une étude sur l'engagement humanitaire, a ainsi mis en évidence un processus d'engagement en trois étapes interdépendantes : détention de caractéristiques sociales et culturelles, contexte relationnel, décision ; où « les réseaux sociaux jouent un rôle pivot entre le processus de formation du potentiel de mobilisation et la prise de décision » ; où les « interactions sociales servent

3 Sawicki fait notamment référence aux travaux d'Olivier Filleule ainsi qu'à ceux d'Edward Walsh sur les mobilisations contre le redémarrage des réacteurs de la centrale de Three Miles Island après accident de 1979.

4 Référence à Johanna Siméant, *La cause des sans-papiers*, 1998 ; et aux travaux de David Snow et Doug MacAdam sur les militants du Freedom Summer, ainsi qu'au psychosociologue Bert Klandermans.

de passerelle pour relier les structures à l'intention de l'acteur ». Elle distingue trois rôles joués par le contexte relationnel : socialisation et définition des identités, recrutement idéologique, pivot qui influence l'intention de l'acteur ; et avance l'hypothèse que le type de lien et son intensité a un rôle déterminant, et que « la stabilité de l'engagement dépend de l'imbrication des sphères de vie de l'individu [familiale, amicale, professionnelle] avec l'enjeu de la mobilisation » : plus elles sont reliées plus l'engagement sera tenace ; ainsi les choix matrimoniaux ou professionnels renforcent ou déconnectent les différentes sphères.

L'auteur identifie une limite de ces approches : la tendance à séparer l'examen du parcours d'engagement de l'histoire des organisations. Les études se focalisent sur les gens impliqués à un instant « t » sans restituer leur engagement dans un « T » plus large qui peut pourtant éclairer les logiques d'adhésions, or - Sawicki nous dit que - « les relations d'interconnaissances jouent un rôle beaucoup plus important au début [et que] par la suite, le recrutement passe d'avantage par la médiatisation ». Aussi il faut noter qu'elles évacuent ainsi les gens qui sont sortis de l'organisation alors que ces trajectoires de sorties peuvent éclairer les conflits et rapports de forces qui jouent sur l'engagement et le militantisme. L'auteur rappelle qu'un des acquis des recherches de ces vingt dernières années a été de montrer « comment les "militants" avaient progressivement été marginalisés sous l'effet de la professionnalisation des associations, ce qui explique sans doute (...) que les profils sociaux des militants de l'éducation populaire ne sont plus les mêmes aujourd'hui qu'hier. »⁵

Dans le document que nous avons, l'auteur fini en formulant son approche méthodologique pour comprendre « qui sont les militants ? ». Il retient deux axes d'étude : les prédispositions personnelles à l'engagement à travers l'histoire personnelle antérieure à la rencontre avec l'association ; l'influence des conditions de formation du groupe et des règles de fonctionnement adoptées sur le profil des militants. Et en tire des choix méthodologiques : une approche localisée sur une seule association ayant une certaine durée mais non professionnalisée, un recueil le plus exhaustif possible des grandes étapes de la vie de l'association et des personnes qui la composent, la distinction analytique entre les raisons d'adhérer et les raisons de rester, une attention aux conséquences de l'engagement sur la biographie des personnes.

Nous ne disposons pas de la suite du texte...

Apports pour ma recherche :

Ce texte m'aide à me situer dans les courants épistémologiques et à préciser les questions que je me pose en les comparant à celles que se posent ces sociologies.

Dans les grandes lignes, il vient rappeler que la sociologie d'un groupe militant et son évolution vient tant des évolutions sociétales que des évolutions des organisations elles mêmes, et tout ça se joue et se noue dans un ensemble de relations et interactions sociales quasi quotidiennes. Les distinctions entre les courants de la sociologie du militantisme et des mouvements sociaux sont autant de théories et de

5 Il fait référence ici à l'ouvrage de Jacques Ion, *La fin des militants ?*, Paris, Editions de l'Atelier, 1997.

grilles d'analyses qui peuvent aider à comprendre les situations et les dynamiques des individus et des groupes, ainsi que les évolutions politiques plus globales.

Un schéma se dessine. La macrosociologie aide à définir et observer des grandes catégories sociales qu'on va retrouver à l'origine de mobilisations politiques. La microsociologie nous donnant des éléments d'explication bien plus précis sur ce qui pousse à l'engagement des individus et à l'apparition de leaders, le paradigme de la mobilisation des ressources aidant à comprendre la formation de l'organisation et sa pérennisation en fonction de l'évolution des rapports conflictuels... (cf le schéma en annexe).

Si ces différentes grilles pourront guider mon analyse, il s'agirait de se concentrer sur les phases actuelles des organisations étudiées et de regarder les processus de changement, de recomposition au sein de ces organisations et en lien avec les évolutions d'organisations proches. Je ne me pose pas tant la question du pourquoi et comment on devient militant, ou alors de manière secondaire pour aller voir ce qui n'est pas dit dans nos engagements et en quoi cela peut poser problème. Les questions de l'influence des militants et de leurs parcours sociaux sur l'organisation et vice versa m'intéresseront. C'était effectivement une question première de mon projet. Il s'agirait de voir qui milite à Survie, donc de décrire la sociologie de l'organisation, et d'analyser en quoi cela détermine son fonctionnement et sa politique. Mais elle m'apparaît aujourd'hui aussi comme question seconde, comme piste d'explication à une question première qui me vient à relire mon carnet de bord, qui serait plutôt : dans l'engagement, dans les groupes, une fois passées les premières années, comment transforme t'on ou pas l'essai, comment se confronte t'on aux limites, comment les dépasser ? A l'heure où le conseil national de l'association Survie se pose à nouveau les questions de l'identité de l'association, de sa stratégie, et du changement générationnel en son sein, à l'heure où, à la Dar Lamifa, nous sommes plusieurs à bouger dans nos engagements, à nous demander comment passer la main et un nouveau cap un an et quelques après la fin du salariat, il s'agit d'observer les dynamiques à l'oeuvre et de chercher ce qui peut permettre de renforcer les groupes et/ou de faciliter les recompositions, et de continuer l'ouvrage entamé, d'aller plus loin. Il faudrait aussi observer et analyser ce qui fait que ces recompositions sont difficiles ; comprendre pourquoi on en arrive à des situations de blocage, comprendre les facteurs limitants, aller chercher un ensemble de facteurs expliquant ce qui limite l'action des groupes militants et alternatifs ; dans le matériel, le relationnel, les cultures, les idéologies et cadres de pensée... Ce qui nous ramènera notamment aux premières questions évoquées... D'où viennent les militant.e.s et comment ils façonnent l'organisation ; ce qu'elles instituent ? Et comment cela se confronte avec l'entrée de nouvelles personnes dans l'organisation ?

Les études en sociologie du militantisme pourront alimenter ces pistes explicatives, apporter des grilles d'analyse. Mais dans l'article on voit plutôt une tendance à questionner le pourquoi et comment on en vient à être et rester engagé et moins à questionner ce qui fait réussir (si ce n'est dans passage sur le courant américain de la mobilisation des ressources) ou encore moins ce qui permet le changement. De mon côté je tend à entrer différemment, à questionner ce qui limite l'engagement, ce qui fait qu'un individu, un groupe, une organisation, se développe ou se renferme ou s'arrête. Je viens questionner à

partir des crises, des difficultés, des changements... et me demander qu'est-ce qui nous aide à les dépasser. Ou comment envisager continuité et changement, long-terme, communauté ; comment faire face aux évolutions systémiques et aux contraintes ?

Nous pouvons formuler cette hypothèse que les parcours sociaux des militants et donc la composition sociologique des organisations sont potentiellement source de limitation de l'action. Ils déterminent un *nous*, et des relations intergroupes. L'on pourrait observer dans un certain nombre d'organisations militantes et alternatives une forme d'homophilie, et en tirer l'hypothèse que cette dernière empêche l'éclosion d'un ensemble de liens qui pourraient être fertiles et faire monter en puissance nos groupes. Il faudrait pour cela aller chercher dans les vécus des différents membres de l'association. Aller chercher tout ce qui est au travail en termes de désirs, d'envie, d'opinions, d'idées, et voir quelle place cela prend, quels rapports de force autorisent ou empêchent... Ainsi, les approches interactionnistes, dont il est question dans cet article, me parlent bien, car effectivement je tend à regarder ce qui se joue dans les réseaux sociaux et relationnels, les affinités, les alliances, la forme que prennent ces relations... J'observe, dans les collectifs qui m'entourent, les relations que l'on noue, les sollicitations multiples, et les statuts et places que l'on s'autorise ou pas à prendre, que l'on discute très peu mais qui pourtant structurent en très grande partie nos manières de faire, nos organisations. Je voudrais décrire ces jeux et interactions dans le détail afin de comprendre comment s'y redétermine les formes que prennent nos organisations et nos combats, leur efficacité et leurs faiblesses ; je veux notamment regarder comment les acteurs se dépatouillent des tensions et contradictions ; voir où sont les interstices, aujourd'hui concrètement là où je suis, espérant trouver de nouvelles pistes, de nouvelles prises, de nouvelles jonctions... Ce texte m'en apporte quelques unes, notamment l'imbrication des sphères de vie et la capacité à mobiliser des ressources.

Repartant de l'hypothèse de Florence Passy (« la stabilité de l'engagement dépend de l'imbrication des sphères de vie de l'individu [familiale, amicale, professionnelle] avec l'enjeu de la mobilisation ») je me demanderais comment se travaille chez les individus et les groupes l'imbrication des sphères de vie, comment au vu des contraintes socioéconomiques qui pèsent sur les individus et les groupes, ceux-ci se débattent pour trouver un équilibre. Les associations dans lesquelles je travaille peuvent alimenter cette hypothèse⁶. J'ai en tout cas l'impression forte que la difficulté des organisations militantes à persévérer et à se renouveler tient notamment dans la difficulté à connecter ces sphères, à les mettre en mouvement de manière consciente et discutée... Concernant Survie ce serait notamment le fait de construire nos relations essentiellement sur des enjeux politiques, sur des pratiques de travail gratuit, et de mettre de côté les aspects affinitaires, sensibles et économiques, qui viendrait étouffer les individus et rejaillir sur leur impuissance et celle du groupe. Les pouvoirs se répartissent à celle qui sera la.

6 A Survie par exemple nous pourrions observer une déconnection entre l'objet politique (sphère militante) et la vie (sphère personnelle) d'une bonne partie des membres de l'organisation : nous ne sommes pas beaucoup liés à des réseaux sociaux et catégories sociales directement concernées par la violence coloniale ; ce qui corrèle avec l'identité politique de l'association... On pourrait aussi observer que ceux pour qui il y a plus de connections entre ces sphères ont plus de pouvoir et restent plus longtemps et ont plus de pouvoir dans l'association ; les deux président.e.s de l'association de ces 10 dernières années, O. et F., ont des liens personnels et/ou professionnels forts avec certains pays d'Afrique francophone.

plus dévoué à la cause et en fera le plus, celui qui répondra aux mails de 7h à 3h du mat'... Tandis que les personnes qui montrent des faiblesses et se laissent prendre par d'autres désirs prendront du retard, voir finiront par être écartées et/ou s'autoécarter. Concernant la Dar Lamifa, on a plutôt vu un mouvement de professionnalisation qui a permis une certaine forme de mobilisation bénévole et en même temps empêché un fort degré d'investissement pour beaucoup... Si j'éprouve un intérêt pour la référence à Mc Carty et Zald, qui soulignent l'importance de militants conscientisés non salarié⁷, ainsi que pour l'hypothèse de Piven & Cloward : « c'est parce qu'ils ont su éviter la professionnalisation que les mouvement de défense des pauvres aux USA on pu maintenir leur légitimité à parler en leur nom » ; si aussi en fin du texte, Sawicki note qu'un des acquis des recherches sur les association au cours de ces vingt dernières années a été de monter comment les militants avaient progressivement été marginalisés sous l'effet de la professionnalisation des associations ; je tend aussi à penser qu'à l'inverse, la tendance à évacuer la professionnalisation et à se baser essentiellement sur des forces bénévoles amène aussi son lot difficultés.

Le paradigme de la mobilisation des ressources pourrait aussi bien m'inspirer. Car je me trouve dans des situations dans lesquelles les collectifs que j'accompagne ont besoin d'un certain cadrage : ils font face à des opportunités et à des contraintes fortes qui nécessitent de penser l'avenir proche et à plus long terme, de dessiner des visions et de d'imaginer comment faire en prenant en compte les contraintes. La capacité des groupes à évoluer et à passer des caps dépend beaucoup de certaines fonctions structurantes mais aussi, sûrement, d'une capacité à déstructurer, à déconstruire.

Un autre écho entre le texte et mes recherches : « L'action de mobilisation passe donc par l'activation de sentiments moraux et de solidarité au sein des collectivités au nom desquelles parlent les SMO. Cela explique que les groupes dotés d'une identité faible, traversés par peu de réseaux internes sont peu à même de se mobiliser. » Les conflictualités récentes au sein de Survie concernant ses stratégies et alliances politiques viennent corroborer cette affirmation : plusieurs membres de l'association pensent que les difficultés à mobiliser et à combattre la Françafrique viennent d'un manque de connexion avec les plus concerné.e.s. Mais nuanceons : Survie dispose d'une identité forte⁸ et très particulière dans le champs politique français, ainsi qu'un certain nombre de réseau. Ce ne serait donc pas cet aspect quantitatif de l'identité et des réseaux qui joue sur la capacité à mobiliser mais plutôt un aspect plus qualitatif...

Synthèse, développements, limites :

En bref, il s'agirait d'étudier, en partant de mes expériences et cercles d'engagements, et de celles de gens qui m'entourent, des processus politiques et sociaux en cours. Dans quoi et pourquoi on s'engage et on travaille, presque gratuitement ou de façon précaire ? A quoi sommes-nous confrontés, à quelles contradictions, quelles limites ? Qu'est-ce qui fait et défait nos groupes ? Comment essayons-nous de traiter les problèmes que l'on rencontre ? Quelles tactiques sont mises en place par les individus et les groupes pour perdurer et répondre aux difficultés et contradictions ? Quelles stratégies politiques sont

⁷ Piven, Cloward, Poor People's Movement. Why they succeed, How they Fail, New York, Vintage, 1977.

⁸ Il faudrait préciser ce qu'on entend par identité faible ou forte... ce que ne fait pas l'auteur.

adoptées, consciemment ou non ? Quelles alliances se nouent (dans des organisations et collectifs de petite et moyenne tailles, plutôt jeunes, plutôt blanches...) ? Quelles alliances ne se nouent pas, ou pas vraiment, alors qu'elles font partie des désirs et des stratégies politiques ? Il s'agit aussi d'explorer quels modèles économiques et organisationnels pourraient répondre aux limites récurrentes rencontrées par les organisations alternatives et militantes ?

Il s'agirait donc d'interroger les membres de plusieurs organisations différentes, d'explorer des vécus dans le détails, ... → déterminer plus précisément des choix méthodologiques.

Les approches sociologiques citées dans l'article seront insuffisantes. Nous pourrions aller fouiller dans des :

- approches institutionnelles

- approches historiques ; pour situer nos histoires dans un plus large mouvement → et donc pour pouvoir dessiner plus clairement ce qui fait contrainte, mieux appréhender les forces en jeu.

- approches marxistes : Et là où certaines écoles parlent de conscience de classe, d'agir pour une classe, comment aujourd'hui s'envisage l'inscription politique et sociale des groupes étudiés... Peut-être que ce qui caractérise, en partie, une nouvelle génération de militant.e.s, est le fait d'essayer de coupler différents idéaux, d'agir pour notre classe en soi, et avec et pour d'autres catégories sociales plus opprimées...

- approches libertaires, autogestionnaires...

Et aller chercher dans l'anti-utilitarisme dans les sciences sociales, dans des approches autour des subjectivités, pourquoi pas des approches plus culturalistes aussi ; pour venir enrichir les grilles d'analyses de nos comportements et fonctionnement sociaux ; pour explorer d'autres pistes d'évolutions, d'autres modes de penser nos organisations, en écho à ces nombreuses fois où nos désirs nous disent d'aller vers des forces et formes d'actions artistiques et joyeuses, de nos cabarets à nos carnivals, en passant par le corps, par l'espace public etc.

Différencier / vers un abécédaire :

Sociologie des acteurs

Sociologie de l'action collective

Profils sociaux

Variables sociologiques lourdes

Facteurs dispositionnels / facteurs expérientiels et événementiels

...

Schéma conceptuel : sociologie dynamique d'une organisation militante. L'exemple de l'association Survie.

